



MAURICE DELAFOSSE

1870-1926



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES
184, boulevard Saint-Germain (VI^e)

—
1928

60267



FB
B 92
DEL

MAURICE DELAFOSSE

1870-1926



60267

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES
184, boulevard Saint-Germain (VI^e)

—
1928

ENVOI

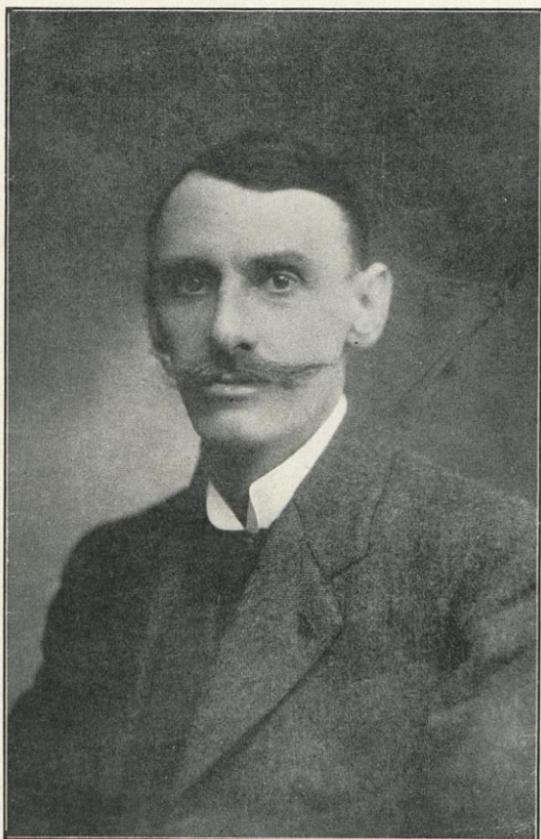
Aucune personnalité n'est plus digne que Maurice DELAFOSSE d'être citée en exemple aux jeunes activités qu'attire la vie coloniale.

Le « Comité de l'Afrique française » a résumé ses mérites en ces termes : « Il était à la fois un homme d'expérience et d'action et un homme d'étude et de science et ces deux qualités s'unissaient en lui à une grande bonté, à une modestie charmante, au patriotisme le plus élevé, à une ardente foi coloniale et à un robuste bon sens... Il fut un des hommes les plus brillants et les plus actifs de la grande équipe africaine... Son œuvre que la mort interrompt en pleine force restera précieuse... Ses élèves demeuraient pour lui comme des disciples... »

En évoquant la mémoire de Maurice DELAFOSSE près des jeunes hommes, qu'enthousiasme la Mission civilisatrice de la France à travers le monde au point de lui consacrer toute leur existence, nous désirons animer leurs courages et rendre leur foi inébranlable dans la grandeur de l'œuvre à laquelle ils s'associent à leur tour.

Que pour eux cette plaquette, qui traduit une piété fidèle pour Maurice DELAFOSSE, soit un enseignement, un guide constant et une égide.

Les Amis de Maurice Delafosse.



MAURICE DELAFOSSE
(1870-1926)

Carrière de Maurice Delafosse

Ernest-François-Maurice DELAFOSSE est né à Sancergues (Cher), le 20 décembre 1870. Bachelier ès-sciences, ès-lettres, diplômé des Langues orientales, il partait en 1894 pour la Côte d'Ivoire en qualité de commis des Affaires indigènes, était attaché aux Missions MONTEIL et BRAULOT, puis admis à la fin de 1897 dans le cadre des Administrateurs coloniaux, auquel il appartint jusqu'à sa nomination de Gouverneur des Colonies en 1918.

Les principales fonctions qui lui furent confiées durant cette période de vingt-quatre années furent celles de Commandant de cercle à la Côte d'Ivoire et au Soudan, de Consul de France à Monrovia, de Chef de la Section française de la Commission franco-anglaise pour la délimitation de la Côte d'Ivoire, d'Administrateur de région et de chargé de Missions soit en Afrique Occidentale, soit en France, notamment pour collaborer à l'Exposition coloniale de Marseille, et de chef du Service des Affaires civiles au Gouvernement général à Dakar. Une connaissance approfondie des dialectes et des coutumes des populations africaines lui avait fait confier dès l'année 1900 des cours à l'Ecole coloniale et à l'Ecole des Langues orientales vivantes, où son enseignement poursuivi jusqu'à sa mort a cru constamment en autorité.

Nommé Gouverneur et placé par décret du 2 juin 1918 à la tête de la colonie de l'Oubangui-Chari, Maurice DELAFOSSE, dont la santé était altérée par de longs et pénibles séjours dans la zone tropicale et par un labeur incessant, se voyait, un an et demi après, obligé de solliciter sa mise à la retraite pour infirmités contractées en service. Le Gouvernement venait de lui exprimer sa gratitude en le nommant Officier de la Légion d'Honneur.

Devenu simple particulier, Maurice DELAFOSSE continua à s'occuper de son enseignement, d'études nouvelles complétant celles qu'il avait déjà faites, donnant un concours précieux aux recherches de diverses Compagnies, Institut d'Ethnologie, Académie des Sciences coloniales et autres corps savants, ainsi qu'aux travaux de grandes Institutions sociales, Conseil supérieur des Colonies, Société antiesclavagiste, Société des Nations, etc..

Maurice DELAFOSSE est décédé le 23 novembre 1926. Sa vie fut une dans le travail, exemplaire par l'activité, la modestie, le dévouement et l'honneur !

A. Y.

Obsèques de Maurice Delafosse

DISCOURS

PRONONCÉ AU NOM DU MINISTRE DES COLONIES ET DES COLONIAUX FRANÇAIS
PAR M. A. DUCHÈNE, CONSEILLER D'ÉTAT,
DIRECTEUR AU MINISTÈRE DES COLONIES

MESSIEURS,

La mort, dont les coups sont toujours impitoyables et qui frappe si souvent au hasard, vient d'atteindre celui que nous saluons une dernière fois, au moment où ses collègues, ses disciples, les ministres qui connaissaient ses travaux, tous ceux qui le lisaient, l'entendaient, le fréquentaient, formaient pour lui les plus grandes espérances. Ils étaient fondés à les concevoir, car Maurice DELAFOSSE était d'un âge où l'on peut compter encore sur de belles années de pleine activité, et parce qu'ils connaissaient, avec sa vaste érudition, l'autorité qu'il s'était acquise et qu'il ne cessait d'accroître chaque jour, en France et hors de France. On savait bien que sa santé, fort éprouvée il y a quelques années, réclamait des ménagements, mais qui de nous ne s'était habitué peu à peu, le voyant toujours alerte et toujours sur la brèche, à lui croire une force de résistance presque invincible ?

La réalité, malheureusement, était là, la réalité douloureuse, qui nous étreint tous en ce moment. Maurice DELAFOSSE meurt à la peine, après avoir consacré plus de trente ans de sa vie à mieux pénétrer les populations de cette Afrique si longtemps mystérieuse, à mieux connaître leurs conceptions et leurs tendances, leurs langues et leurs coutumes. Lorsqu'il commença, tout jeune encore, de se trouver en contact avec elles, la vie était rude à l'Européen dans ces pays à peine parcourus, moins connus encore, où tout lui faisait défaut, l'installation matérielle, la sécurité de chaque jour, des moyens de communication que l'on voulait simplement praticables, l'approvisionnement, l'assistance et les soins médicaux. Mais Maurice DELAFOSSE avait aussitôt senti la grandeur de l'œuvre française qui s'ébauchait à peine, et la noblesse du but que l'on devait atteindre. Il ne voulut pas être le fonctionnaire qui passe, celui dont l'horizon se limite à la tâche quotidienne, et dont le mérite déjà pourtant était grand alors à vouloir l'accomplir au milieu de tant de difficultés. Tout de suite, il reconnut que, pour s'assurer le concours de peuples sans lesquelles nous ne pouvons rien, il nous fallait comprendre les indigènes, et nous en faire comprendre. A cette œuvre, il se consacra dès lors tout entier ; il y a pleinement réussi.

C'est à l'idée très haute qu'il se faisait ainsi de la mission coloniale de la France que Maurice DELAFOSSE aura pour toujours attaché son nom. Partout

où on le rencontre, à la Côte d'Ivoire, au Soudan, au Sénégal, on le voit, avec le même succès, appliquer sa méthode, la conseiller ou l'inspirer. Partout aussi, il est le chercheur patient, l'organisateur attentif, à qui toute une science en éveil permet d'observer utilement les hommes et les choses, et partout, enfin, il présente le fruit de ses travaux et de ses méditations dans de nombreux et remarquables ouvrages où ses successeurs n'auront qu'à puiser.

Mais les années s'écoulent, et le moment vient où ce grand laborieux, quel que soit son esprit de sacrifice, ne peut plus supporter les fatigues de la vie coloniale. Devant les insistances qui se produisent, pour les siens beaucoup plus que pour lui-même, il abandonne une carrière qu'il aime, et, Gouverneur des Colonies, il prend sa retraite prématurément. Mais, s'il accepte de rester en France, ce n'est pas, moins que jamais peut-être, pour y demeurer oisif. Il avait été jusqu'alors un homme d'action doublé d'un homme d'études ; dorénavant, il continuera à cumuler l'un et l'autre rôles, mais en les intervertissant pour les adapter à son existence nouvelle. C'est l'homme d'études qui se fortifiera désormais en lui de l'homme d'action. Il se fait propagandiste et apôtre ; il est tour à tour, en même temps s'il le faut, écrivain, conférencier, professeur, conseiller technique et diplomate. Dans les milieux savants, dans la presse, dans les sphères administratives et gouvernementales, on réclame de toutes parts le secours de son expérience et de son jugement. A l'Ecole Coloniale, à l'Ecole des Langues orientales, à l'Ecole des Sciences politiques, ses cours sont de ceux que l'on cite comme modèles. On le recherche partout, mais partout aussi on l'honore, car on sait qu'il allie la science à la conscience. A l'autorité du fonctionnaire et du savant, nul n'ignorait, de même, qu'il unissait la dignité de vie de l'homme privé, heureux d'être au milieu des siens, près d'une épouse dévouée, et toujours empressée à le seconder, et près de ses deux enfants dont il était légitimement fier.

C'est vers eux, vers ceux qu'il laisse après lui, et dont nous connaissons toute la douleur, qu'il me sera permis, au nom de M. le Ministre des Colonies, de me tourner, en terminant cette brève évocation d'une existence trop brusquement close et si bien remplie. Qu'ils sachent, au moment où nous saluons la dépouille de l'homme éminent qu'ils pleurent, que chacun de nous reportera sur eux également la haute estime dont sa mémoire, pour tous ses amis, ne cessera pas d'être entourée.



DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. PAUL BOYER

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

MESSIEURS,

Le 10 juin 1898, alors qu'il avait déjà quatre ans de séjour en Afrique occidentale, d'abord comme commis, puis comme adjoint des Affaires indigènes, alors qu'il était déjà l'auteur d'un *Manuel dahoméen (grammaire, chrestomathie, dictionnaire)*, qui n'a pas été dépassé, alors que, déjà, il était un maître, Maurice DELAFOSSE écrivait à l'Administrateur de l'École des Langues orientales :

« Ayant été pressenti l'année dernière au sujet de ma candidature possible à une chaire de Langues soudanaises qu'il était alors question de créer à l'École des Langues orientales, j'avais répondu qu'en principe, il me serait très agréable de me voir accorder cette chaire, mais que je ne me sentais pas complètement préparé à enseigner la langue mandé qui devait, avec la langue haoussa, être le principal objet du programme. Cette année même, il ne me semblerait pas loyal de poser ma candidature à un enseignement de langues soudanaises, ne voulant pas accepter la responsabilité de cet enseignement sans être entièrement à même de m'en acquitter d'une façon consciencieuse et profitable. »

Maurice DELAFOSSE est tout entier dans cette lettre : souci constant de l'investigation patiente et poursuivie sur place ; lucide conscience de la dignité et des devoirs de l'enseignement ; modestie intransigeante et sans nulle complaisance pour soi-même.

Il avait 23 ans quand, après les plus solides études, tant au Muséum d'Histoire naturelle qu'à l'École des Langues, il avait été nommé, en août 1894, Commis des Affaires indigènes à la Côte d'Ivoire. Il n'en avait pas 30, quand, faisant violence à sa modestie même, le Ministre de l'Instruction publique le chargeait, pour l'année scolaire 1900-1901, des cours de langues soudanaises à l'École des Langues orientales.

Appelé à diriger la Mission de délimitation franco-anglaise, il repartait pour l'Afrique à l'automne de 1901, s'acquittant avec autant de fermeté que de tact d'une fonction épineuse sur laquelle pesaient encore les souvenirs de

Fachoda. Et l'Afrique le gardait jusqu'en 1909, jusqu'au moment où, chargé définitivement du cours de langues soudanaises à l'Ecole des Langues orientales, en octobre 1909, il nous revenait pour ne plus nous quitter, jalonnant une carrière universitaire merveilleusement laborieuse et féconde par sa nomination de professeur-adjoint en janvier 1915, par sa nomination de professeur titulaire en novembre 1921.

Partagée entre la linguistique et l'ethnographie, l'œuvre de DELAFOSSE est considérable.

Au titre de la linguistique, c'est, après le *Manuel dahoméen, l'Essai de Manuel de la langue agni*, le *Manuel de la langue haoussa, l'Essai de Manuel pratique de la langue mandé ou mandingue*, — ces trois ouvrages en 1901 ; — les *Vocabulaires comparatifs de plus de soixante langues ou dialectes parlés à la Côte d'Ivoire et dans les régions limitrophes*, en 1904 ; l'*Esquisse générale des langues de l'Afrique*, en 1914 ; et enfin, toute prête pour l'impression, une monumentale étude de la langue mandingue, en quatre volumes, œuvre considérable et qui épuise le sujet, et dont l'Ecole des Langues se fera un point d'honneur de hâter la publication.

Au titre de l'ethnographie, c'est les *Frontières de la Côte d'Ivoire*, de la *Côte d'Or et du Soudan*, en 1908 ; le *peuple Siéna ou Sénoufo*, en 1909 ; le *Haut-Sénégal et Niger (Soudan français) : le pays, les peuples, les langues, l'histoire, les civilisations*, — trois grands volumes, qui sont la « somme » de notre Soudan, en 1912 ; les *Noirs d'Afrique* en 1921 et l'*Ame nègre* en 1922.

Et je n'ai rien dit des travaux de l'arabisant, poursuivis en collaboration avec HODAS, son beau-père et son maître, et Henri GADEN, son ami ; ni des nombreux mémoires et articles parus dans tant de revues spéciales de France et d'Angleterre ; ni de ce livre charmant et profond, où un optimisme délibéré se voile parfois de mélancoliques nostalgies, *Broussard ou les états d'âme d'un colonial*, suivis de ses propos et opinions ; ni de cette assidue et vaillante collaboration à la *Dépêche Coloniale*, où, jusqu'à ses derniers jours mêmes, il a défendu deux causes qui lui tenaient également au cœur : la cause des colonies et la cause des coloniaux.

Homme d'action et de réalisation en même temps qu'homme d'étude, fondateur et, ce qui est mieux, véritable animateur de l'Institut ethnographique de Paris, directeur de la *Revue d'Ethnographie*, DELAFOSSE, tant par ses travaux personnels que par l'exemple même de sa vie, a ouvert les voies que pendant de longues années encore les africanistes devront suivre. Et l'on retrouve son influence et la marque de son esprit dans deux toutes récentes créations qui, sans lui, peut-être, ne seraient pas nées et à la haute direction desquelles, — hommage rendu à sa maîtrise, — il avait été appelé dès le premier jour : le Bureau international des langues et cultures africaines, à Londres, et l'Institut d'Ethnographie à Paris.

Telle a été l'œuvre scientifique du grand savant, du grand professeur, du grand colonial, du grand Français, qui, mort à la peine, mort à l'honneur, nous quitte à 55 ans.

L'Ecole des Langues orientales lui gardera pieusement un souvenir attendri de gratitude et d'affection ; n'était-il pas triplement à elle, puisque, après avoir été l'un de ses élèves les plus brillants, il était devenu l'un des professeurs dont elle a le droit de s'enorgueillir, en même temps qu'il épousait la fille de son ancien maître, notre regretté collègue HOUDAS ?

Et l'homme, en DELAFOSSE, était exquis. Modeste, bienveillant, charmant ; — et quel causeur incomparable ! Sa vie demeurera comme un bel et noble exemple, sa vie qu'un témoin très sûr avait un jour résumée en cette formule :

« Maurice DELAFOSSE n'a jamais fait de démarches qu'en faveur d'autrui, et il a toujours mis le souci du travail au-dessus du souci des honneurs. »



DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. GEORGES HARDY,
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE COLONIALE

MESSIEURS,

En venant s'incliner sur cette tombe, l'Ecole Coloniale rend hommage à la fois à un maître qui l'honorait et à un homme qu'elle regardait comme le modèle de toutes les vertus coloniales.

Un visage d'ascète, où flambaient des yeux admirables, un corps amaigri par mille misères physiques, une voix prenante où se mêlaient étrangement l'ardeur et l'ironie, — tout en lui saisissait dès l'abord et donnait l'impression d'une force un peu mystérieuse. Et ce fut, en effet, une force d'une rare puissance, que cette âme logée dans une frêle enveloppe, — une force que rien n'abattait, qui se retrempait perpétuellement dans le plus noble idéal et qui, aux heures difficiles, trouvait sa sauvegarde dans un humour héroïque.

Le secret de cette force, c'est que Maurice DELAFOSSE n'est pas un colonial d'occasion. Il sent en lui, dès le plus jeune âge, une irrésistible vocation : à 20 ans, à l'insu des siens, il part délibérément pour le Sahara, et, par la suite, il ne cesse de rechercher les colonies rudes pour y rencontrer besogne à sa taille. Le climat l'atteint tout de suite, mais sans parvenir à l'arrêter : à plusieurs reprises, nous avons vu notre ami mourant, et nous admettons malaisément, aujourd'hui, que sa merveilleuse énergie n'ait pas, une fois de plus, fait reculer la mort.

C'est aussi dans sa vocation qu'il puise cette générosité, cette ineffable bonté, cette indulgence souriante, qui lui valurent tant d'amis, et surtout ce sens de l'indigène, cette aptitude à comprendre par sympathie les âmes frustes qui l'entouraient, ce respect de l'humanité chez les plus humbles individus de l'espèce, qui firent de lui, partout où il est passé, un intense foyer de rayonnement français.

En même temps qu'il dépense sans compter les ressources abondantes et délicates de son cœur, il se voue à des tâches intellectuelles dont l'ampleur surprend les plus laborieux. Cet apôtre — le mot prend ici tout son sens — est un savant de première valeur. Il applique, à la connaissance des races, des institutions, des coutumes, des langues indigènes, des méthodes parfaites ; il travaille dans les pires conditions, mais il travaille sans trêve et sans défaillance ; il laisse, à 55 ans, une œuvre considérable, qui a renouvelé notre science de

l'Afrique et qui restera, aux yeux des coloniaux étrangers aussi bien que des Français, comme un monument impérissable de haute conscience et de lucidité.

Surtout, ce savant, qui vit dans l'action, se soucie instamment de ne point séparer la science de la vie. Il maintient à bonne hauteur sa ligne d'horizon. Une philosophie généreuse le soutient dans sa recherche ; les faits ne l'intéressent que dans la mesure où ils lui permettent d'éclairer la voie de notre tâche civilisatrice, et nous lui devons pour une très large part la mise au point d'une doctrine coloniale qui, tout en gardant scrupuleusement le contact avec le réel, suit les meilleures traditions de notre idéal national.

A tant de vertus que nul travers de caractère ne venait contrarier, à tant de mérites intellectuels, que personne n'osa jamais contester, Maurice DELAFOSSE devait d'être, et depuis longtemps, un maître écouté. Il avait, d'ailleurs, le don et le goût de l'enseignement : ses élèves de l'Ecole Coloniale le tenaient en particulière affection, et ils lui ont témoigné en toute occasion le prix qu'ils attachaient à ses leçons. Mais, c'est partout qu'il comptait des disciples, dans les coins les plus reculés des colonies, et des disciples fervents, attachés à lui par des liens de tendresse autant que par reconnaissance d'esprit.

Mon cher DELAFOSSE, même si je n'étais pas pour vous un vieil ami, même si nous n'avions pas vécu comme nous l'avons fait depuis des années dans une parfaite communion d'idées et de sympathie, je n'hésiterais pas à prendre l'engagement, au nom de l'Ecole Coloniale et de tous les coloniaux qui vous ont connu, que votre souvenir restera vivant en nous ; car vous êtes au premier rang de ceux à qui la France doit d'être et de demeurer ce qu'elle est, et c'est tout naturellement qu'on trouvera, dans votre vie prolongée par vos travaux, ce mélange si séduisant de bonne humeur, d'héroïsme et de sagacité qui signale le colonial français.

Mon cher DELAFOSSE, c'est le cœur brisé que l'Ecole Coloniale vous dit adieu ; mais elle reste serrée, comme une vraie famille, autour de ceux que vous laissez.



DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. LÉVY-BRUHL
MEMBRE DE L'INSTITUT, PRÉSIDENT DE L'INSTITUT D'ETHNOLOGIE

MESSIEURS,

Quand il s'est agi, il y a un peu plus de deux ans, de fonder à l'Université de Paris un Institut d'Ethnologie, la première personne que l'on est allé consulter sur ce projet a été M. Maurice DELAFOSSE. Il accueillit l'idée qui lui parut réalisable et d'un grand intérêt à la fois scientifique et pratique. Dès ce moment, il y fut acquis, et il soutint l'Institut naissant de son autorité et de ses conseils. Tel était son prestige dans le monde colonial, et si grand le respect dont il était entouré, que son nom seul suffit à surmonter bien des obstacles et à assurer les concours indispensables. Quand on sut que M. DELAFOSSE était membre du Comité directeur de l'Institut d'Ethnologie et que, non content d'en être un des fondateurs, il prenait une part active à son organisation, les bonnes volontés se manifestèrent de toutes parts, et les choses qui paraissaient le plus difficile, devinrent aisées. Grâce à lui, l'Institut d'Ethnologie a pu, dès sa première année d'existence, commencer à rendre des services comme il l'avait prévu. Il avait consenti lui-même, malgré ses multiples occupations, à se charger d'un enseignement à l'Institut d'Ethnologie. L'an dernier, déjà profondément atteint par la maladie, il voulut, par un héroïque effort de volonté, aller jusqu'à la dernière des leçons qu'il avait promises.

Cette étroite collaboration m'a valu le précieux privilège d'entrer dans l'intimité de M. DELAFOSSE. Auparavant je le connaissais, comme tout le monde, par ses beaux travaux d'ethnographie et de linguistique. Je l'avais rencontré quelquefois, et je ressentais pour lui la sympathie qu'il ne pouvait manquer d'inspirer, tant il avait de charme naturel. Mais à travailler avec lui à une œuvre commune, j'ai appris à le connaître vraiment. J'ai vu se déployer ces hautes qualités morales que ses amis de toujours rappelaient tout à l'heure avec une poignante émotion : son exquise modestie, son parfait désintéressement et son dévouement sans phrases à l'œuvre entreprise qu'il jugeait utile à la science et à la France.

Maurice DELAFOSSE était de ces hommes rares qui font honneur à leur pays dans le monde entier. Je ne reviens pas sur ses nombreux ouvrages qui ont été énumérés et loués comme il convient par les orateurs précédents. J'ajouterai seulement que les ethnographes et les linguistes de tous les pays rendaient hommage à son autorité, et le considéraient comme le premier d'en-

tre eux, en particulier sur les sujets des langues de l'Afrique occidentale. L'an dernier lorsque fut créé à Londres l'*Institut international des langues et civilisations africaines* : M. DELAFOSSE fut un des premiers savants à qui l'on s'adressa, et, cet Institut international une fois constitué, l'un des deux directeurs élus fut M. DELAFOSSE. Cette semaine encore, le vice-directeur, le major VISCHER, s'informait avec anxiété de la santé de M. DELAFOSSE qu'il savait en grand danger.

L'autorité de M. DELAFOSSE était d'autant mieux établie qu'il savait se renouveler, et qu'il était toujours en progrès. Ses premiers travaux, on l'a dit avec raison, n'ont rien perdu de leur valeur. Il est vrai en même temps qu'au fur et à mesure qu'il avançait dans la vie, sa méthode était d'une sûreté croissante, et que son savoir gagnait en étendue, en solidité et en profondeur...



DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. MARTINEAU,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DES COLONIES FRANÇAISES

MESSIEURS,

Je viens, au nom de la Société de l'Histoire des Colonies françaises, adresser un dernier hommage à Maurice DELAFOSSE. La mort qui supprime toutes les souffrances ne laisse aux survivants que des regrets et des chagrins dont quelques-uns durent toute la vie, et c'est pourquoi nous nous inclinons tristement devant la douleur de sa femme et de ses enfants ; mais quand celui qui s'en va disparaît dans le plein épanouissement de son activité et de son génie, après avoir accompli une grande œuvre, la mort est pour lui une consécration qui, l'arrachant aux vicissitudes du sort, conserve à tout jamais son nom dans une pureté sans tache et lui assure une admiration impérissable.

Et je ne crois pas dépasser beaucoup la vérité en disant que l'œuvre historique laissée par DELAFOSSE lui survivra autant que les ouvrages de l'esprit dominant ceux de l'imagination. Ceux-ci plaisent davantage pour un temps ; les autres sont d'une durée indéfinie. Soit que dans les ouvrages considérables comme *les pays du Haut-Sénégal-Niger* ou *l'Histoire générale de l'Afrique occidentale*, encore inédite, mais qui est achevée, il ait entrepris de retracer le tableau des civilisations ou de dominations disparues avec leur adaptation possible à la paix française, soit que dans des travaux plus modestes, comme *les Noirs de l'Afrique* ou *l'Âme Nègre*, il nous ait initié aux mystères de la famille des tribus, DELAFOSSE a déployé dans tous ces genres les qualités primordiales et essentielles de l'historien : la conscience et la précision. Toutes ses informations sont sûres, toutes ses descriptions sont claires : rien n'est sacrifié à la déclamation ni à l'idéologie. Nulle anticipation chimérique. Il n'a peut être pas été indifférent que DELAFOSSE ait passé par l'Administration et pratiqué lui-même l'art si délicat de gouverner les hommes, le fût-ce que des Bambaras ou des Mandingues, pour donner à ses jugements et à ses récits cette maturité et cette exactitude qui assurent à son œuvre une valeur indiscutée.

Tel sera le jugement de l'histoire sur DELAFOSSE. Pour nous, plus sensibles peut-être aux impressions de l'heure présente, celui que nous pleurons c'est l'ami de tous les jours, l'homme simple et bienveillant, chez qui le charme du cœur faisait oublier parfois la grandeur de l'esprit. La mort ne peut plus unir ces qualités que dans un souvenir. A nous de l'entretenir comme un héritage que nous transmettrons à notre tour à ceux qui nous survivront.



DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. P. BOURDARIE,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

MESSIEURS,

Quand Maurice DELAFOSSE mourut au matin du 23 novembre 1926, le jour même où il avait projeté de reprendre ses cours, ce ne fut une surprise pour personne. Depuis des mois et des années, on le voyait livrer une bataille quotidienne à la maladie, à la souffrance et à la mort. Seul, peut-on dire, il semblait ne pas voir son terme qui, pourtant, approchait. L'ardeur au travail, l'amour de la science africaine, le dévouement aux siens, ennoblissaient toutes les heures de son existence et donnaient à sa physionomie un extraordinaire rayonnement.

Il y a dans DELAFOSSE une mystique coloniale, spécifiquement africaine. Bien peu, je pense, connaissent son point de départ. J'aurai, sans doute, un jour ou l'autre, l'occasion de le raconter.

DELAFOSSE entra, en 1894, dans l'administration coloniale de l'Afrique occidentale.

Il allait y faire toute sa carrière.

Celle-ci a nettement tous les caractères d'une vocation très haute. Il serait extrêmement intéressant de pouvoir fixer par des textes ou des faits l'origine même des vocations coloniales dont nous avons connu quelques-unes et qui, aux alentours de 1890, se tournent assez volontiers vers le continent africain. En particulier, les voyages de STANLEY, avec son fameux ouvrage : *Dans les ténèbres de l'Afrique*, et les voyages de DE BRAZZA ont dû déclencher plus d'une vocation : l'Afrique mystérieuse où l'on abordera pour les étudier, pénétrer et pétrir des humanités primitives, l'Afrique et tous ses secrets ou toutes ses possibilités... Mais pourquoi celui-ci préfère-t-il le Congo, celui-là, le Soudan et cet autre le Sahara ? Seuls Pierre MILLE et Georges HARDY pourraient tenter de l'éclaircir.

Ainsi, DELAFOSSE est entré dans la carrière coloniale. Comme un soldat le bâton de maréchal dans sa giberne, il a dans sa cantine les broderies du Gouverneur général. Pas un jour il ne s'en préoccupera et quand on voudra l'envoyer dans l'Oubanghi, il préférera se consacrer à l'enseignement : c'est parce qu'il s'est assigné d'acquiescer par la recherche personnelle la plus grande somme possible de la connaissance scientifique des colonies et des peuples de l'Ouest africain français. Les échelons administratifs successifs ne lui sont pas un but,

mais un moyen d'étendre le champ de ses recherches et des sources de documentation.

D'année en année, il augmente la somme de ces connaissances dont, sans aide aucune, il s'est tracé à lui-même le programme en commençant par la linguistique. Il n'ira se former aux Langues orientales qu'en y apportant les produits de sa cueillette personnelle. De la linguistique, il passera logiquement à l'ethnographie, puis à l'histoire, puis à la sociologie. Et sa recherche personnelle est faite d'un tel labeur, elle est d'une telle qualité qu'il devient de jour en jour un maître plus écouté qui, bientôt, atteindra à la réputation mondiale.

Enfin, il enseigne à Paris à l'Ecole des Langues orientales et à l'Ecole coloniale. L'on serait bien surpris si ceux qui furent ses élèves ne gardaient pas de cet enseignement une empreinte profonde ; c'est alors qu'ils auraient été incapables de discerner les impondérables de cette mystique dont je parlais au début et qui frappait tout observateur attentif. G. HARDY, apportant à sa dépouille mortelle l'hommage de l'Ecole coloniale, s'exprimait ainsi :

« Un visage d'ascète, où flamboient des yeux admirables, un corps amaigri par mille misères physiques, une voix prenante, où se mêlaient étrangement l'ardeur et l'aménité, tout en lui saisissait dès l'abord et donnait l'impression d'une force un peu mystérieuse. Et ce fut, en effet, une force d'une rare puissance que cette âme logée dans une frêle enveloppe, une force que rien n'abat-tait, qui se retrempait perpétuellement dans le plus noble idéal et qui, aux heures difficiles, trouvait sa sauvegarde dans un humour héroïque. »

Sur quoi reposait cet étrange et admirable mélange d'ardeur intellectuelle, de sérénité et d'humour, sinon sur cette mystique intérieure qui le menait, tout droit et ferme, au sentiment du devoir total. On peut dire que, du premier au dernier jour de son existence, c'est ce sentiment, au plus fort et au plus élevé, qui a guidé sa pensée et dicté tous ses actes. Remplir sa tâche jusqu'au bout, sans défaillance de sa volonté plus forte que les fatigues supportées et les souffrances endurées, plus forte que la maladie qui, par périodes, semblait se lasser de livrer des assauts toujours repoussés à son corps toujours plus amaigri et toujours aussi résistant... remplir sa tâche quotidiennement, sans arrêt, en passant, sous le nom de BROUSSARD, du sévère au plaisant, même sous la griffe de la douleur, et, si possible, mourir à la tâche. Ainsi est-il mort, laissant un grand vide dans le monde colonial et dans notre compagnie.

CETTE NOTICE A ÉTÉ, GRACE A UNE SOUSCRIPTION OUVERTE SOUS LES
AUSPICES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES, ÉTABLIE PAR UN
DE SES MEMBRES, M. ANDRÉ YOU, AU NOM DES AMIS DE MAURICE DELAFOSSE.
ELLE S'ADRESSE A TOUS CEUX QU'INTÉRESSE LE DÉVELOPPEMENT DE LA FRANCE
EXTÉRIEURE, EN PARTICULIER A LA JEUNESSE DES ÉCOLES QUI PRÉPARENT AUX
CARRIÈRES D'OUTRE-MER.

